

citons plus loin le témoignage à propos de la figure 53, le recueil des grafitti que K'iu Yuan avait inscrits au quatrième siècle avant notre ère sur les parois des temples funéraires 廟 des anciens rois et sur celles des salles d'offrandes 祠堂 des hauts dignitaires, pour demander ce que signifiaient les figures mythologiques relatives aux astres qui y étaient représentées. Mais il est à remarquer que Wang Yi vivait dans la première moitié du second siècle de notre ère et qu'il peut avoir eu la tentation d'expliquer par des monuments qu'il avait lui-même sous les yeux la bizarrerie des questions de K'iu Yuan ; son attestation, sans être à rejeter d'une manière absolue, ne me paraît pas à elle seule suffisante pour établir que des monuments du même genre ont réellement existé au quatrième siècle avant notre ère<sup>1</sup>.

Si les salles d'offrandes ou chapelles funéraires ne sont peut-être pas antérieures aux Han, du moins on peut prouver qu'elles apparaissent dès l'époque des premiers Han, c'est-à-dire avant notre ère. Voici les textes qui en font foi :

Wen Wong 文翁, qui répandit l'instruction dans le Sseu-tch'ouan jusqu'au début du règne de l'empereur Wen (140-87 av. J.-C.), fut si vénéré des habitants que, à sa mort, les fonctionnaires et les gens du peuple lui élevèrent, dans la ville de Tch'eng tou, une salle d'offrandes 吏民爲立祠堂; au temps de l'historien Pan Kou, c'est-à-dire au premier siècle de notre ère, les sacrifices avaient continué sans interruption à être présentés dans ce sanctuaire (cf. *Ts'ien Han chou*, chap. LXXXIX, p. 2 r°). D'après une tradition que je ne parviens pas à faire remonter plus haut qu'un témoignage de l'époque mongole, il y avait dans la chambre de pierre de Wen Wong une statue assise de Confucius qui serait la plus ancienne statue connue du grand sage ; cette statue avait les plantes des pieds retirées en arrière et les genoux pliés en avant ; à sa droite et à sa gauche, on avait représenté les princes et les sujets qui se sont rendus célèbres dans l'histoire, ainsi que les soixante-douze dis-

1. Je me sépare sur ce point de M. Conrady (dans MÜNSTERBERG, *Chinesische Kunstgeschichte*, t. I, pp. 80-81) qui considère au con-

traire ce témoignage de Wang Yi comme absolument digne de foi.